



Sophie
Astrabie

LES BRUITS
DU SOUVENIR

par l'auteurice de *La Somme de nos vies*

Flammarion

Sophie Astrabie

LES BRUITS DU SOUVENIR

Après la mort de sa mère, Claire découvre que celle-ci lui a légué un carnet ainsi qu'un appareil photo dans lequel se trouve une pellicule. Le lien entre les deux objets ? Un petit village de l'Aveyron où la jeune femme a passé les étés de son enfance.

Il n'en faut pas plus pour la décider à tout quitter. Sous une autre identité, Claire s'installe à Marelle, en quête de ce passé flou et de cette mère qui lui a si souvent échappé. Au fil des pages et des clichés, elle découvre des souvenirs qui vont bousculer ses croyances...

Les Bruits du souvenir, c'est l'histoire d'une fuite pour mieux se retrouver. Sophie Astrabie explore les bruits de fond du passé et leur perception – ainsi que notre capacité à nous créer les nôtres.

Sophie Astrabie vit à Toulouse. Après *Le Pacte d'Avril* (Albin Michel, 2018 ; Le Livre de Poche, 2019) et *La Somme de nos vies* (Flammarion, 2020 ; J'ai lu, 2021) qui a rencontré un beau succès, *Les Bruits du souvenir* est son troisième roman.

Flammarion

Les Bruits du souvenir

DU MÊME AUTEUR

Le Pacte d'Avril, Albin Michel, 2018 ; Le Livre de Poche, 2019.

La Somme de nos vies, Flammarion, 2020 ; J'ai lu, 2021.

Sophie Astrabie

Les Bruits du souvenir

Flammarion

© Flammarion, 2022.
ISBN : 978-2-0802-6552-4

*Pour Brune,
Mon bruit le plus doux*

PROLOGUE

Claire a tout de suite su que ça ne marcherait pas entre eux. Elle l'a su à sa manière de remplir entièrement les verres de vin lors de leur premier rendez-vous. Elle n'a jamais aimé l'efficacité. Un verre bien rempli pour ne pas avoir à se resservir tout de suite... alors qu'elle, ce qu'elle aime, c'est la répétition. Un verre qui se rereplit c'est la sensation que la soirée ne fait que commencer. La sensation que rien ne pourra jamais vraiment s'arrêter.

Claire aime la parcimonie. Elle aime même le mot parcimonie. Il racle un peu la gorge au début et puis il se radoucit sur la fin. Comme un bon vin. Et ce qu'elle aime le plus dans le vin, c'est la décision d'ouvrir une bouteille. Alors quand Antoine a rempli son verre jusqu'au bord, quand elle s'est dit qu'elle ne pourrait pas le porter à ses lèvres d'un geste désinvolte de peur de le renverser, quand elle a senti cette forme de fainéantise dans l'un des plus grands plaisirs de la vie, elle a su que ça ne marcherait jamais.

Les Bruits du souvenir

Mais elle a quand même accepté de le revoir.

Et puis ce détail, des mois plus tard alors qu'ils étaient en vacances sur la côte espagnole. Elle avait eu envie de sauter du haut de l'un des rochers. Une adrénaline furtive dans une vie de certitudes. Quand ce fut son tour à lui, il avait avancé ses pieds jusqu'au bord de la falaise puis il l'avait regardée droit dans les yeux avec son sourire viril, son sourire téméraire, celui qu'il arborait souvent pour tenter de la séduire. Elle l'attendait au milieu des vagues et tout s'est joué en une fraction de seconde.

Il s'était bouché le nez.

Il avait pris cette précaution infime dans ce moment d'abandon. Et elle sut. Elle sut qu'elle aurait dû s'enfuir à la seconde où leurs regards s'étaient croisés pour la première fois. Trois ans plus tôt.

Les détails. Voilà ce à quoi elle pense en observant sa mère couper du pain. Ses muscles qui se contractent tandis que son couteau bute sur la croûte, et puis la lame qui franchit enfin la barrière brune dans une forme de délivrance.

« Aaah », s'exclame-t-elle.

C'étaient ces petits contentements qui constituaient sa vie.

La veille, Sylvie était rentrée de chez le boulanger avec deux baguettes. Elle avait dit tout haut « Comme ça, on n'aura pas à y retourner », sans savoir vraiment à qui elle s'adressait. Entendre sa propre voix la rassurait. Aujourd'hui, le pain est dur. Il n'a déjà plus le goût merveilleux qu'il aurait eu la veille mais cela ne semble pas la déranger. Rien ne semble vraiment la déranger.

Si sa mère avait été un objet, elle aurait été un vélo d'appartement. Toute sa vie, elle avait pédalé dans le vide. De la sueur, beaucoup de sueur mais aucun avancement.

Les Bruits du souvenir

« Tiens, dit-elle en déposant une tranche de pain devant son assiette. Antoine ne viendra pas ?

— On s'est séparés.

— Séparés ? Mais pourquoi donc ?

— Parce qu'il s'est bouché le nez. »

Elle pose le couteau sur la table et fixe sa fille, sourcils froncés.

« Qu'est-ce que... ? Tu étais sur le point de te marier », souffle-t-elle.

Claire fait en sorte de ne pas croiser son regard. Elle n'a pas envie de voir l'incompréhension tapie au fond des yeux de sa mère. L'incompréhension de celle qui, toute sa vie pourtant, lui avait répété de surtout, surtout ne jamais se marier.

Antoine a appelé pour venir chercher ses affaires. D'un ton détaché, il a dit « Je passerai », et Claire a eu envie de hurler que ce n'était pas à lui de décider sous prétexte qu'il était malheureux. Au lieu de cela, elle n'avait rien dit. Un mois qu'il n'est plus là mais qu'il fait en sorte de venir chaque jour récupérer quelque chose. Un mois aussi qu'elle se demande où vivre maintenant qu'elle doit assumer seule les mille deux cent cinquante euros du loyer de leur appartement. Mille deux cent cinquante euros, trente-huit mètres carrés.

Ces chiffres la paralysent.

La veille, dans une sorte de pulsion, elle s'était mise à tout mesurer. Tout mesurer et tout compter. Quand elle avait compris qu'un pas sur le parquet coûtait plus de trente euros, elle avait aussitôt arrêté de tourner en rond. Depuis, la cheminée ou les moulures lui donnent le vertige. C'est un luxe dont elle n'a plus les moyens.

L'interphone a sonné et en une seconde il était là. Les deux pieds ancrés dans le sol, le sourire sur

Les Bruits du souvenir

un côté et le regard toujours un poil condescendant. Il était là, dans son état de surconscience de lui-même. Il savait qu'il souriait en coin, il savait qu'il la regardait comme si c'était lui qui était parti, il savait qu'il était séduisant.

« Ça va ?

— Ça va.

— Le travail ?

— Ça va aussi. Toi ?

— J'ai signé un contrat avec ce client russe dont je t'avais parlé.

— Ah. Félicitations. Ça serait bien que tu prennes toutes tes affaires cette fois-ci. Maintenant... maintenant.

— Maintenant que je ne paie plus ma part du loyer ? »

Claire a acquiescé. Aussitôt, une flamme noire s'est allumée au fond des yeux d'Antoine. Sans attendre de réponse, il a pénétré à l'intérieur de l'appartement et a attrapé un livre qu'il a fourré dans son sac. Un casque audio, un vase et un pull gris. Claire n'a rien dit quand il a empoigné un cadre qui n'était pas plus à lui qu'il n'était à elle. Rien non plus quand il a retiré l'affiche d'un concert qu'ils avaient vu ensemble. Elle voulait juste qu'il parte. Vite. Au bout de quelques minutes, il est revenu la tête basse et les bras chargés d'objets.

« À la prochaine alors.

— Oui. »

Les Bruits du souvenir

Elle a poussé la porte avec douceur pour l'accompagner à partir mais au dernier moment, il a mis son pied dans l'entrebâillement.

« Fais attention à toi quand même. »

Cette fois son regard n'a plus rien de séduisant, ni même d'amical. C'est une sorte d'ambiguïté obscure dont il a toujours eu le secret. Il sourit et un frisson parcourt le dos de Claire.

En arrivant au collège, Claire passe par la salle des professeurs et se prépare un café. Elle les aime courts, puissants, à la limite du supportable. Elle aime cette violence le matin. Un rappel à la réalité.

Richard est déjà là. C'est toujours lui qui arrive en premier et lui, encore, qui part en dernier. En hiver, il pèle une mandarine qu'il mange en silence avant de disparaître dans son bureau. Le reste de l'année, il mange des pommes. Il n'est pas très bavard. Il n'est pas très grand non plus. Pas très beau. Pas très sociable. Pas très drôle. Richard n'est pas très en général. Mais c'est le proviseur, alors il n'est pas très ce qu'il veut. S'il avait été un objet, il aurait été un tancarville. La même chose qu'un étendoir mais dit avec un mot qui laisse tout le monde un peu penaud.

Claire rejoint sa salle de classe en marchant sur la droite du couloir. C'est ce qu'elle fait toujours, marcher à droite comme on roule à droite. Regarder par-dessus son épaule avant de s'arrêter, vérifier

Les Bruits du souvenir

l'angle mort et puis se décaler pour ne pas déranger. Si c'était possible, alors sans doute que pour indiquer ses dépassements, son oreille se mettrait à clignoter.

La dernière heure de cours de la journée vient de se terminer et Chloé traîne au fond de la classe. Elle fait semblant de ranger méthodiquement ses affaires. Sa trousse, ses cahiers, ses livres. Parallèles les uns aux autres. Elle fronce les sourcils, plonge la main dans son sac comme s'il lui manquait quelque chose d'important. Elle surjoue toutes ses expressions pour capter l'attention de Claire.

« Ça va Chloé ? »

Elle lève la tête et prend un air faussement surpris.

« Oh oui oui madame. C'est que... j'ai quelque chose pour vous. »

Elle sort un petit paquet de la poche intérieure de son manteau.

« Tenez. Il paraît que la semaine dernière, c'était votre anniversaire », dit-elle en baissant les yeux.

Claire est prise de court. Elle pense à sa page Facebook sur laquelle elle ne va pourtant jamais. Elle se promet de la supprimer dès qu'elle rentrera chez elle.

Les Bruits du souvenir

« Vous n'ouvrez pas ?

— Si, bien sûr.

— C'est un marque-page en tissu, dit-elle en se balançant d'un pied à l'autre. Les anniversaires, c'est un peu comme les marque-pages d'une vie, non ? Comme je sais que vous aimez les livres...

— Oui c'est juste... Merci », bredouille Claire.

Chloé est ravie de son effet de surprise. Elle regarde son professeur avec ses grands yeux noisette collés à sa frange brune. Elle sourit avant de disparaître pour continuer sa courte vie, celle qu'elle vient à peine de commencer. Et soudain Claire est seule avec la sienne, cette vie aux pages cornées.

Assise dans son canapé, les pieds croisés sur la table basse, Claire se dit que peut-être elle pourrait rester là. Dans cet appartement. Elle saisit un papier et un crayon et commence à noter ses charges fixes, une à une, en faisant de grandes boucles aux lettres pour prendre le temps de réfléchir. À côté de chaque mot, il y a un nombre. Un nombre qui vient gonfler l'addition. Quand elle a fini de tout noter, elle divise ce chiffre par trente pour obtenir un montant journalier. Un jour, sa mère qui faisait cet exercice chaque mois, lui avait expliqué que ce montant s'appelait le reste à vivre. Ce chiffre n'est pas très gros. Mais ce n'est pas vraiment le problème. Non, le problème, c'est que ce chiffre, là, sur cette feuille de papier, ce chiffre est négatif.

En rentrant du travail, Claire est passée à la supérette située à quelques pas de son appartement. Sur le tapis roulant de la caisse numéro deux, elle dépose une escalope cordon-bleu et remarque aussitôt l'œil interrogateur du caissier. Julien, ce prénom qu'il n'a jamais prononcé mais qu'elle connaît parfaitement, pour l'avoir lu des centaines de fois sur le badge accroché au revers de sa veste. Julien a regardé l'escalope puis Claire avant de regarder à nouveau ce bout de viande à cinq euros trente-neuf dans sa barquette de polystyrène jaune.

« On s'est séparés. »

Il lève la tête de son tapis roulant.

« Vous êtes le premier à qui je le dis. Enfin. Ma mère d'abord. Et puis vous maintenant. »

Elle ne sait pas pourquoi elle lui dit ça. Pourquoi elle se confie comme si elle avait quatre-vingts ans et une grève de France Télévisions à affronter. Alors que, en plus, elle déteste les épanchements, cette manière de laisser une vie couler sur celle des autres.

Les Bruits du souvenir

Elle fouille dans son sac à main et sort un billet de vingt euros.

« Vous pouvez garder la monnaie. »

Julien la fixe avec cette tête qu'ont les chats perdus sur les affiches que l'on placarde sur tous les murs des villes. Mi-content, mi-inquiet. Claire lui sourit pour dissiper ce moment de gêne et aussitôt un poids se retire de ses épaules. Un inconnu est au courant de cette séparation et cela la rend plus concrète. Son histoire avec Antoine est officiellement terminée.

« Je crois que j'ai envie d'apprendre à parler japonais. »

Assise à la table de la cuisine, Sylvie boit son café. À chaque fois qu'elle porte la tasse à ses lèvres, ses avant-bras se décollent de la toile cirée et la cuillère frappe doucement la faïence dans une sorte de mélodie mécanique. *Scratch-ting*. Elle regarde sa fille du coin de l'œil mais Claire ne dit rien. Elle pense à toutes les choses qu'elle a voulu faire et à toutes celles, encore plus nombreuses, qu'elle n'a jamais faites.

Sa mère a passé sa vie à se faire oublier. Et puis son mari est parti et depuis, elle passe sa vie à vouloir se faire remarquer. Claire avait noté ce changement sans toutefois pouvoir se l'expliquer. Elle avait eu deux mères, voilà tout.

Sylvie calcule chaque geste, chaque posture, chaque intonation. Elle réfléchit à l'inclinaison de sa tête quand elle parle et à l'angle de son nez quand elle se tait. Au restaurant, elle demande qu'on la

Les Bruits du souvenir

serve dans de grands verres pour que ses mains paraissent minuscules. Délicates. Elle évite soigneusement les réverbères qui lui donnent un teint épouvantable et garde une distance raisonnable avec les vitrines de magasins à qui elle reproche le même vice. Elle noue toujours un foulard dans ses cheveux, met des boucles d'oreilles extravagantes et porte mille teintes de rouge à lèvres différentes. Elle s'habille avec des jeans noirs qui lui serrent le corps. Elle boit toujours un verre de vin blanc en cuisinant et elle le fait suivre à chacun de ses déplacements. Parfois, quand elle ne sort pas, il s'échoue sur sa table de chevet. Souvent, c'était un lundi.

« Qu'est-ce que tu en dis ? demande-t-elle. Pour le japonais... Tu sais, j'étais plutôt douée en langues, au lycée. »

La question tire Claire de ses pensées. Elle soupire. Elle sait d'avance que cette idée n'ira pas plus loin que la tasse de café dans laquelle sa mère se noie déjà.

« Ou alors peut-être la photographie, ajoute celle-ci, songeuse. J'ai toujours voulu apprendre à faire de jolies photos.

— Il faut être persévérante pour cela. »

Sylvie pose sa tasse distraitement. Du bout de son index, elle tapote la toile cirée pour attraper les quelques miettes de pain qui restent du déjeuner. Claire voudrait se taire mais elle ne peut pas s'en empêcher.

Les Bruits du souvenir

« Tu passes ton temps à te plaindre mais tu ne fais rien pour que les choses changent. Tu commences tout, tu ne finis jamais rien. Tu n'as pas le droit de dire que tu t'ennuies, c'est trop facile. »

Elle se lève brusquement puis quitte la pièce. Assise sur une chaise en formica d'une autre époque, il y a Sylvie, sa mère. Une femme qui a passé son temps à la surface d'une vie qui n'a jamais débordé.

Il n'est pas huit heures et Antoine est derrière la porte d'entrée. Quand il a sonné, Claire était assise sur un tabouret de la cuisine en train de boire un thé. Elle n'a pas eu besoin d'aller vérifier, elle sait que c'est lui. Elle le sait comme on sait, à la sonnerie du téléphone, que ce sera une mauvaise nouvelle. Elle ne bouge pas. Elle attend. Il sonne une seconde fois. Claire pose sa tasse sur un chiffon pour étouffer le bruit. Elle hésite à aller vérifier. Et si c'était... Elle réfléchit mais elle n'a pas la moindre idée de qui cela pourrait être. C'est lui. C'est forcément lui. Elle préfère attendre. Soudain elle remarque son téléphone posé sur le canapé et elle sait qu'il n'est pas en mode silencieux. Elle descend précautionneusement du tabouret et avance les bras tendus, dans une forme d'extrême urgence qui la prend aux tripes. Elle parvient à désactiver le son et aussitôt, le prénom d'Antoine clignote à l'écran. Une pierre tombe au fond de son estomac et une sueur froide balaie son front. Elle ne bouge plus. Il rappelle. Une

Les Bruits du souvenir

fois. Deux fois. Trois fois. À la quatrième, il laisse un message. Elle ne fait toujours rien. Cinq fois, six fois, sept fois. Elle regarde les minutes défilier à la vitesse des heures. Vingt minutes depuis qu'il a sonné pour la première fois. Claire avance doucement vers la porte d'entrée et dans un effleurement de cils, vérifie dans le judas. Quand elle découvre qu'il est encore là, immobile, le regard sombre et le corps tendu, pour la première fois depuis des années, elle a peur.

« Ce n'est pas comme ça que l'on quitte les gens, Claire, lance-t-il à travers la porte. Tu es cruelle. Cruelle et égoïste ! »

Elle ne répond pas. Elle songe juste que l'amour est un danger auquel elle ne veut plus jamais se risquer.

Il est resté une heure. Claire a loupé sa première heure de cours et elle est sur le point de rater la deuxième. Elle court pour attraper son RER, tout en cherchant d'une main son téléphone dans son sac. Elle appelle Richard et tente de maîtriser sa respiration, bredouille une explication peu convaincante. Elle est évasive, confuse, mal à l'aise. Elle finit par parler d'une panne de réveil et elle a honte.

Il dit : « D'accord. »

Simplement d'accord. Et la vie continue.

Le calendrier affiche la date du jour. Jeudi 5 mars. Claire sait déjà qu'elle ne paiera pas la totalité de son loyer. Elle est cette personne. Cette personne *a priori* normale mais qui, d'une certaine manière, se trouve hors la loi. Et c'est si simple que cela en est effrayant.

Au moment où elle quitte son appartement, Claire croise madame Da Silva. Madame Da Silva est la concierge de l'immeuble. Elle était là avant l'arrivée de Claire mais aussi, sûrement, bien avant sa naissance. Peut-être même l'immeuble a-t-il été construit autour de sa loge. Qui sait ? Les deux femmes parlent peu, mais Claire a une affection particulière pour elle, comme pour toutes ces vies silencieuses qui pensent ne pas mériter leur place. Ce sont des gestes rapides, des regards qui fuient, des mots prononcés en silence. Mais des présences infaillibles, chaque jour de l'année. Il y a six mois, son mari est décédé et Claire lui a déposé un bouquet de fleurs devant sa porte. Elle a écrit quelques mots, sans signer, une sorte de consolation discrète. Le lendemain, une boîte métallique remplie de biscuits l'attendait sur son paillason. La boîte était un peu rouillée mais les biscuits étaient excellents. *Ça lui a fait penser à madame Da Silva.*

Les Bruits du souvenir

Claire se demande combien de jours il lui reste avant que la vieille femme découvre qu'elle n'est plus une locataire exemplaire mais plutôt ce parasite dont il faudrait réussir à se débarrasser.

Depuis qu'elle s'est séparée d'Antoine, Claire s'est remise à l'écriture. C'est ce qu'elle faisait chaque soir, avant. Avant qu'ils vivent ensemble et qu'il prenne cet air triste lorsqu'elle refusait de s'asseoir à ses côtés dans le canapé. Petit à petit, elle avait fini par laisser tomber ses livres au profit de séries et de films dont elle se fichait. La plupart du temps, elle s'endormait dès les premières minutes.

Des romans, Claire en a écrit trois. Mais aucun d'eux n'a de fin.

Cela fait trois jours que Christine Faucher est absente. Chaque année à cette période précise, elle disparaît pendant un mois. Une sorte de rendez-vous annuel avec sa dépression. En quittant la salle des professeurs vendredi, elle n'a pas dit « à lundi » et tout le monde savait qu'elle ne reviendrait pas. Certaines choses arrivent : la disparition de Christine Faucher au mois de mars est l'une d'entre elles.

Claire est déjà dans la salle des professeurs alors que l'horloge annonce tout juste sept heures. Richard n'est pas encore arrivé et c'est ce qu'elle souhaitait : qu'il constate sa présence matinale. Soudain la porte s'ouvre mais Claire ne bouge pas. Elle tente de reconnaître la démarche, cette cadence des pas sur le carrelage si propre à chacun. Éric ? Trop rapide. Suzanne ? Trop irrégulier. Alors Yanis peut-être... Elle se retourne et se retrouve en face d'un homme qu'elle ne connaît pas.

« Bonjour, je suis Stanislas. Stanislas Dop, comme le shampoing.

Les Bruits du souvenir

— ...

— Je suis le nouveau professeur d'histoire-géographie. Je remplace madame Faucher.

— Ah ! Déjà !

— Je suis matinal.

— ...

— Enchanté en tout cas.

— Pardon. Bienvenue parmi nous. Je suis Claire, professeure de lettres. »

Stanislas la regarde sans rien dire. Il est plutôt grand, la peau claire, les yeux sombres. Ses cheveux décoiffés lui donnent un air négligé mais une paire de lunettes rondes cerclées de métal le pare d'un masque sérieux. Stanislas semble être tout et son contraire, en permanence. Si bien que lorsqu'il s'avance vers elle, Claire n'est pas sûre de savoir s'il part ou s'il arrive.

« Vous enseigniez dans quel établissement auparavant ?

— Je n'étais pas dans la région.

— Ah.

— Ça fait combien de temps que vous travaillez ici ? poursuit-il.

— C'est ma cinquième année.

— C'est très bien.

— Vous trouvez ? »

Il ne répond pas et Claire se racle la gorge. Au bout de quelques secondes, il se dirige vers la porte et prend la direction du bureau de Richard. Elle le

Les Bruits du souvenir

regarde tourner à l'angle du couloir en se demandant ce qu'il fait là, en plein milieu d'année scolaire, avec son slogan Dop en guise de présentation.

À la pause de dix heures, lorsqu'elle arrive en salle des professeurs, Stanislas est déjà là, en train de boire son café. Il lève la tête et lui sourit. Au même moment, Richard entre dans la pièce. Il tient un sac plastique qui a la forme d'une bouteille ou une bouteille qui a la forme d'un sac plastique, elle n'est pas vraiment sûre.

« C'est mon anniversaire », annonce-t-il sans préambule.

Stanislas s'avance vers lui et pose une main amicale sur son bras.

« Joyeux anniversaire Richard.

— Je pensais que nous pourrions prendre une coupette en fin de journée, dit-il sans lui prêter la moindre attention.

— C'est une excellente idée, dit le nouveau en se tournant vers Claire comme s'il cherchait son approbation.

— Oui bien sûr. Très bonne idée. »

Elle se dirige vers le tableau blanc sur lequel il est d'usage d'écrire les messages à se transmettre les

Les Bruits du souvenir

uns aux autres. Elle note l'information puis se tourne vers le centre de la pièce. Richard est déjà parti mais Stanislas la fixe sans bouger, les deux mains enfoncées dans les poches de son pantalon. Il n'y a pas un bruit excepté ceux que souligne ce long silence : des pas à l'étage, une discussion au bout du couloir, un coup de sifflet aux abords du gymnase. Claire se dirige vers la porte d'un pas qu'elle voudrait léger. Quand elle passe à côté de lui, elle sent son cœur battre. Deux fois d'affilée.

Le champagne que Richard a apporté est déjà vide mais trois nouvelles bouteilles ont fait leur apparition. Il fait chaud et la buée escalade les vitres. Fanny est en train de discuter avec Éric, au loin, près de la machine à café. Claire s'avance dans leur direction mais son parcours est stoppé par une main qui se pose sur son avant-bras.

« Je me suis dit que ce serait dommage que tu rates le meilleur. »

Stanislas lui tend une coupe qu'elle attrape sans un mot. Il lève alors son verre dans sa direction puis plonge ses lèvres dans les fines bulles. Il ne parle pas. Il est là et il ne dit plus rien. Il observe simplement Claire avec la même insistance que ce matin et elle non plus ne dit rien. Elle se contente de boire plusieurs gorgées en balayant la salle du regard. Il y a quelques mois, jamais elle ne serait venue ici.

À présent, Stanislas parle avec Fanny mais son regard saute de temps en temps par-dessus l'épaule de son interlocutrice pour venir se jeter sur Claire qui tente de rester concentrée sur ce que lui raconte Éric. Il parle de son couple, de leur parcours du combattant pour avoir un enfant. L'histoire est banale. Elle n'en reste pas moins triste. Avec Laura, ils entament leur deuxième fécondation *in vitro*. Ils ont tous les deux trente-sept ans et ont essayé pendant près de trois ans avant de consulter. Éric ne s'inquiétait pas. Il a toujours été un garçon lent. Il a dû redoubler la grande section de maternelle, le CM2 et la classe de troisième. Comme si chaque passage dans l'étape supérieure ne pouvait se faire dans la précipitation. Il était en paix avec cela. Il n'était pas complexé, ne se sentait pas plus bête qu'un autre. Il était juste un fruit plus long à mûrir. Et puis le verdict était tombé : asthénospermie. Il en avait ri. Même ses spermatozoïdes n'étaient pas assez rapides. Mais il savait. Il savait que tôt ou tard,

Les Bruits du souvenir

ils finiraient par atteindre l'ovule. En revanche, pour Laura, les choses n'étaient pas aussi évidentes. Alors il avait accepté la procréation médicalement assistée. Pour la rassurer.

« Je suis sûr qu'on n'a pas besoin de ça ! Mais elle ne veut pas l'entendre. Je la vois se faire ses injections tous les jours... ces hormones qui la rendent malade... Si seulement ce n'était que ça. Si tu voyais à quel point elle est triste. Triste et fatiguée.

— Ce n'est qu'une question de temps, dit Claire mécaniquement.

— Je le sais bien. Mais pas elle. »

Il soupire.

« Le monde est mal fait tout de même. Il y a celles qui tombent enceintes sous pilule et il y a celles qui n'y parviennent pas, même en calculant la meilleure minute de la meilleure heure du meilleur jour. Enfin bon... c'est comme ça. Toi, comment tu vas ? Et Antoine ?

— On s'est séparés. »